



Actes des congrès de la Société française Shakespeare

21 | 2004

Shakespeare et Montaigne : vers un nouvel
humanisme

« Translata proficit » : John Florio, sa réécriture des *Essais* et l'influence de la langue de Montaigne- Florio sur Shakespeare

Philippe Desan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/shakespeare/151>

DOI : 10.4000/shakespeare.151

ISSN : 2271-6424

Éditeur

Société Française Shakespeare

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2004

Pagination : 29-93

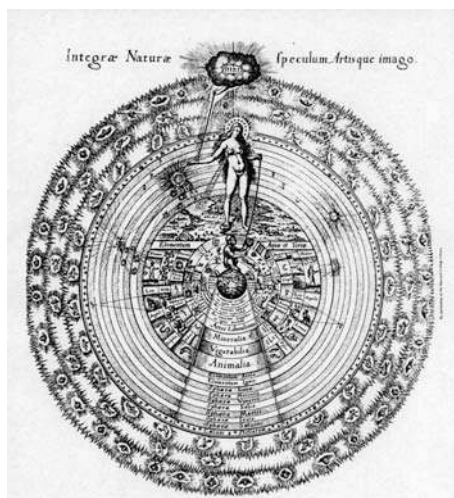
ISBN : 2-9521475-0-7

Référence électronique

Philippe Desan, « « Translata proficit » : John Florio, sa réécriture des *Essais* et l'influence de la langue de Montaigne-Florio sur Shakespeare », *Actes des congrès de la Société française Shakespeare* [En ligne], 21 | 2004, mis en ligne le 27 janvier 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/shakespeare/151> ; DOI : 10.4000/shakespeare.151

Shakespeare et Montaigne

vers un nouvel humanisme



actes du Congrès

organisé par la

SOCIÉTÉ FRANÇAISE SHAKESPEARE

en collaboration avec la

SOCIÉTÉ INTERNATIONALE
DES AMIS DE MONTAIGNE

les 13, 14 et 15 mars 2003

textes réunis par

Pierre KAPITANIAK

sous la direction de

Jean-Marie MAGUIN

COMITÉ SCIENTIFIQUE :

Margaret Jones-Davis
Gisèle Venet
Jean-Marie Maguin
Yves Peyré
François Laroque
Pierre Kapitaniak

COUVERTURE :

Robert Fludd
Utriusque Cosmi Historia (1617-19)
planche 17

conception graphique et logo
Pierre Kapitaniak

© 2003 Société Française Shakespeare
Institut du Monde Anglophone
Université de Paris III – Sorbonne Nouvelle
<http://univ-montp3.fr/SFS/>
5 rue de l'École de Médecine
75006 Paris

Diffusion :
AVL DIFFUSION
Parc Euromédecine
34198 MONTPELLIER CEDEX 5

ISBN 2-9521475-0-7

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays

« TRANSLATA PROFICIT » : JOHN FLORIO, SA RÉÉCRITURE DES *ESSAIS* ET L'INFLUENCE DE LA LANGUE DE MONTAIGNE-FLORIO SUR SHAKESPEARE

Philippe DESAN

Nous verrons comment la forme de l'essai connu en fait une popularité plus importante en Angleterre qu'en France au XVII^e siècle. Citons par exemple Francis Bacon qui publie ses premiers *Essais* en 1597, seulement cinq ans après la mort de Montaigne. Cette première édition ne comporte certes que dix essais mais sera augmentée à 38 en 1612 et 58 en 1625. De même, William Cornwallis publie ses *Essais* en 1600 et 1617. Il faut aussi noter que la première partie des *Essays of Lord Cornwallis* fut inscrite au Stationer's Register le même jour que la traduction de Florio et fut publiée la même année en 1603. Florio nous dit lui-même que « sept ou huit grands esprits » avaient avant lui tenté de traduire Montaigne en anglais. Si ce chiffre semble peut-être exagéré, il faut néanmoins remarquer qu'une autre entrée datée de 1595 dans le Stationer's Register mentionne un certain « Edward Aggas entered for his copie under the handes of Wardener: The Essais of Michael Lord Mountene ». Cornwallis nous apprend également que « divers of his [Montaigne] pieces in English were going from hand to hand in manuscript ». Cornwallis semble donc avoir lu Montaigne en manuscrit bien avant la publication de John Florio en 1603. La traduction de Florio, l'auteur de *The World of Words* (1598), est d'après nous responsable pour ce succès des *Essais* en Angleterre. C'est en effet la langue de Montaigne qui attire Florio et les *Essais* deviennent un excellent moyen de mettre en pratique les mots qu'il présente ou même invente dans son dictionnaire. Shakespeare fut probablement attiré vers Montaigne grâce à cette langue fleurie proposée par Florio. Nous explorerons cette hypothèse d'une première réception linguistique plutôt que philosophique et sa probable influence durant la première moitié du XVII^e siècle.

The diffusion of Montaigne's *Essais* in England at the beginning of the 17th century: John Florio, his "rewriting" of the *Essays* and the possible influence of his translation on Shakespeare *We will discuss how the form of the essay actually became more popular in England than in France in the late 16th century and the early 17th century. From Bacon (1597) to Cornwallis, the essay forms a trend at that time. Obviously Montaigne is responsible for this popularity. Florio tells us that seven or eight of his contemporaries have tried to translate Montaigne into English before him. If this number seems exaggerated, one should however note that an entry in the Stationer's Register mentions a translation as early as 1595. Cornwallis also tells us that diverse translations from Montaigne by him were going from hand to hand in manuscript. The circulation of some of Montaigne's essays in English appears to have been occurring as early as 1595. It is in this context that Florio starts to "rewrite" Montaigne into English. The translation by Florio (1603) can therefore be seen as late. The author of The World of Words (1598) is however responsible for the success of Montaigne in England at that time. It is indeed Montaigne's language which interests Florio. We will explore the linguistic reception of Montaigne in England and its probable appeal to Shakespeare at that time.*

La forme de l'essai connu une popularité bien plus importante en Angleterre qu'en France au début du XVII^e siècle. Citons par exemple Francis Bacon qui publie ses premiers *Essais* en 1597, seulement cinq années après la mort de Montaigne. Cette première édition ne compte certes que dix essais, mais sera considérablement augmentée pour comporter 38 essais en 1612 et 58 essais en 1625. De même, William Cornwallis publie ses *Essais* en 1600 et 1617. C'est dans la même veine qu'Abraham Cowley écrit *Several Discourses by way of Essays*. Au siècle suivant la forme de l'essai s'imposera en Angleterre,

surtout dans le domaine du discours philosophique. Ainsi l'*Essai sur la Compréhension humaine* de Locke ou encore l'*Essai sur l'homme* de Pope ou les *Essais périodiques* d'Addison et de Steele. Mais pour en revenir à la fin du XVI^e siècle, on notera que la période qui s'étend de 1595 à 1620 est extrêmement riche en traductions de textes français dans la langue anglaise. A l'époque où John Florio entame sa traduction des *Essais* de Montaigne, Danett traduit Commines en 1596 et Arthur Golding traduit Jacques Hurault en 1595 (*Politiche, Moral and Martiall Discourses*). De même, La Noue, La Primaudaye et Henri Estienne sont traduits en anglais vers le tournant du siècle. Rabelais, par contre, ne sera mis en langue anglaise qu'en 1640 – traduction de Thomas Urquhart. L'entreprise de Florio ne répond donc pas à une initiative particulière isolée, mais elle se situe au contraire dans un climat largement favorable à l'introduction d'auteurs français dans la société de cour anglaise.

Dans ses *Essais*, Cornwallis fut le premier à attirer l'attention sur Montaigne jusqu'alors inconnu en Angleterre. Cornwallis laissa à sa mort un manuscrit où nous trouvons une épigramme qui témoigne de la réception plus que favorable de Montaigne dans la bonne société anglaise durant les cinq dernières années du XVI^e siècle :

Come, Montaigne, come, I'll love thee with my heart,
We may not part.
I'll hearken : thou shalt sing of Nature's King,
Music's chief part.
Union's division to discover to the Lover,
Rarest of art¹⁰⁰.

Il faut aussi remarquer que la première partie des *Essayes* of Lord Cornwallis fut inscrite au *Stationer's Register* le même jour que la traduction des *Essais* de Montaigne par Florio. C'est en effet sous la date du 4 juin 1600 qu'une autorisation d'impression est accordée à Edward Blount pour les *Essais* de Montaigne. Dans son épître dédicatoire à sa traduction des *Essais*, Florio nous dit lui-même que « sept ou huit grands esprits » avaient avant lui tenté de traduire Montaigne en anglais. Si ce nombre est peut-être exagéré, il faut néanmoins remarquer qu'une autre entrée datée de 1595, toujours dans le *Stationer's Register*, mentionne qu'un certain « Edward Aggas

¹⁰⁰ *Inedited Poetical Miscellanies* (1870), cité par M.-L. Michaud Hall, *Montaigne et ses traducteurs*, thèse de doctorat, Madison, Wisconsin, 1940, p. 24.

entered for his copie under the handes of Wardener : The *Essais* of Michael Lord Mountene »¹⁰¹. La période qui s'étend de 1595 à 1600 connaît donc bien une recrudescence de tentatives de traductions, ou du moins d'intentions de traduction. Corwallis nous apprend également que « divers of his [Montaigne] pieces in English were going from hand to hand in manuscript ». Il semble donc avoir lu Montaigne en manuscrit bien avant la publication de la traduction anglaise des *Essais* de John Florio en 1603 – n'oublions pas que ses *Essais* furent publiés en 1600. La circulation de manuscrits est en effet une pratique courante à cette époque, aussi bien en France qu'en Angleterre. Cette diffusion d'ouvrages « à l'essai » permettait de pressentir un public et également de s'assurer un soutien intellectuel et politique avant la publication d'un livre. L'échange de manuscrits avait aussi pour fonction de tester le terrain, de corriger certains défauts d'un texte avant le passage à l'imprimé. Il est donc probable que des extraits des *Essais* traduits par Florio circulaient dans le milieu aristocratique, érudit, et littéraire londonien dès 1597-1598. Sur ce sujet Florio confesse lui-même que sa tâche lui prit plusieurs années.

C'est en effet à la demande de Sir Edward Wotton que Florio entreprit d'abord la traduction d'un seul chapitre des *Essais* – très certainement « De l'institution des enfans », et cela dans l'édition de 1588 des *Essais* ; ce qui voudrait dire que Florio n'avait pas encore reçu l'édition posthume de 1595. Il termina cette première ébauche tandis qu'il résidait chez la comtesse de Bedford. Cette dernière l'encouragea à continuer dans son travail alors qu'il se sentait pris dans une véritable tourmente du langage : « sea-tosst, wether-beaten, shippe-wrackt, almost drowned » (To the courteous Reader). Florio, bon an mal an, persévéra dans ce travail presque surhumain ! Les images proposées par notre traducteur pour rendre compte de son travail titanesque peuvent faire sourire aujourd'hui mais reflètent néanmoins son état d'esprit durant ces quelques années. Tel un captif des Cannibales (pour reprendre sa comparaison), proche d'une mort certaine, ses muses (principalement la comtesse de Bedford) n'eurent cesse de lui crier « Coraggio ». De plus belle Florio reprit espoir : « I sweat, I wept, and I went on, til now I stand at bay » (A3 r^o). A l'en croire, Florio aurait ainsi mis presque cinq années pour compléter ce labeur éreintant qui,

¹⁰¹ Voir Edward Arber, *The English Scholar's Library of Old and Modern Works*, Londres, 1878-1884, t. III, p. 50.

selon son propre aveu, lui demanda sueur et sang. On possède d'ailleurs une preuve irréfutable que Florio entreprit sa traduction des *Essais* avant 1598. En effet, dans son Dictionnaire italien-anglais, *The Worlde of Words*, publié en 1598, Florio nous livre un indice important sur son travail de traduction des *Essais*. On retrouve dans son introduction une métaphore qui semble directement tirée du chapitre « Du pédantisme ». Il utilise métaphoriquement l'image de l'oiseau qui transporte les graines d'un champ à l'autre et compare cette pratique aux pédants qui picorent dans les livres des autres et dispersent ainsi leur savoir de façon vaine. Cette image est directement tirée du chapitre « Du pédantisme » et démontre que Florio, en 1597-1598, avait déjà une bonne connaissance du texte de Montaigne.

Avant d'établir un lien entre Montaigne et Shakespeare par le truchement de la traduction de Florio, penchons-nous un instant sur ce personnage pittoresque à l'humble service de l'aristocratie londonienne. Florio est le fils d'un protestant florentin qui s'était établi en Angleterre sous le règne d'Édouard VI pour éviter les persécutions en Italie. Professeur d'italien à Oxford, il poursuivit ses études à Londres où il fréquenta la noblesse. Précepteur du comte de Southampton et ensuite de la reine Anne du Danemark, il publia un ouvrage qui le rendit célèbre cinq années avant l'impression de sa traduction des *Essais*, il s'agit de son fameux *Worlde of Words* (1598), ouvrage remarquable qui représente une somme lexicographique considérable pour l'époque. Ce dictionnaire explique d'une certaine façon la traduction de Montaigne qui devait bientôt suivre. Un lien important existe en effet entre ces deux ouvrages. Comme on le sait, c'est à la demande de Sir Edward Wotton que Florio entreprit la traduction d'un des essais de Montaigne et c'est à la suite de ce premier travail que Lady Harrington lui conseilla de traduire les autres essais. Pourtant, dès le début de son travail de traduction, il semble bien que Florio ait toujours considéré sa tâche comme un exercice essentiellement linguistique. Il ne semble même avoir aucune affinité intellectuelle avec l'auteur des *Essais*. Ce qui rapproche Florio de Montaigne a certainement plus à voir avec les difficultés lexicographiques, syntaxiques et stylistiques de Montaigne plutôt que les idées développées par Montaigne. Si Florio s'intéresse à mettre Montaigne en anglais, c'est principalement parce qu'il voit là un bon moyen de trouver une application pratique à tous les mots dont il vient

d'enrichir la langue anglaise dans son *Worlde of Words*. C'est la langue de Montaigne qui attire Florio et lui permet de tester de nombreuses expressions qu'il veut faire entrer dans la langue anglaise. Un demi siècle après la *Deffense et illustration de la langue françoise*, la traduction de Florio représente à nos yeux une véritable « Deffense et illustration de la langue anglaise » avec des arguments semblables qui sont avancés afin d'enrichir et d'augmenter un corpus linguistique jugé trop pauvre pour rendre compte, voire créer, une littérature digne de la tradition italienne. Voilà peut-être pourquoi Florio est si friand de l'expression « *Translata proficit* », c'est-à-dire ce qui est traduit s'accroît et augmente – dans le sens littéral du terme pour ce qui concerne notre traducteur. Florio sera toujours conscient de la finalité de sa traduction : elle s'offre comme vitrine d'une langue augmentée de mots et d'expressions nouvelles. Cependant, comme nous l'avons avancé, notre traducteur n'a guère d'affinité avec les « idées » de Montaigne, seul le matériau linguistique brut l'intéresse. Mieux que nul autre texte, le texte des *Essais*, dans tout ce qu'il peut offrir de méandres du langage, lui offre la possibilité de transformer ses théories lexicologiques et sémantiques en pratique.

Dès la publication de sa traduction les critiques acerbes et ironiques ne manqueront pas, mais Florio se défendra en leur demandant de mieux faire s'ils le peuvent. Beaucoup se sont cassé les dents sur le texte des *Essais* :

In some, if any thinke he could do better, let him trie ; then will he better thinke of what is done. Seven or eight of great wit worth have essayed, but found these Essayes no attempt for French apprentices or Littletonians. (Préface)

Nous ne reviendrons pas ici sur ces célèbres « Littletonians » – expression tirée d'un pamphlet signé E. A. et intitulé *French Littleton*. Frances Yates a résolu cette énigme en démontrant que E. A. est en fait l'ennemi juré de Florio, un dénommé Aggas, ce même personnage qui avait annoncé une traduction des *Essais* dès 1595 – coupant ainsi l'herbe sous le pied de Florio – et qui était donc en compétition directe avec notre traducteur¹⁰². Ce même E. A. avait également publié en 1595 une *Grammaire Angloise et Françoise*. On voit donc qu'il empiétait

¹⁰² Frances A. Yates, *John Florio. The Life of an Italian in Shakespeare's England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1934, p. 213-245. Voir aussi L. Chambrun, *Giovanni Florio*, Paris, Payot, 1921.

largement sur les plates-bandes de Florio et avait ainsi de quoi sérieusement l'agacer.

Florio voulait doter la langue anglaise d'un vocabulaire élargi. Il avait été choqué par la pauvreté relative de cette langue et envisageait d'introduire des mots français et italiens afin de la transformer en véritable langue littéraire. Marie-Louise Hall, dans sa thèse sur les traductions de Montaigne en anglais, remarque qu'il ne faut pas oublier que, après la publication de *The Worlde of Words* (1598), « les mots lui fourmillaient dans la tête »¹⁰³. En effet, beaucoup de mots sont inventés, d'autres forgés d'après des mots étrangers, principalement italiens ou français. De même, un nombre considérable d'expressions nouvelles sont présentes dans sa traduction de Montaigne. Le résultat est un style élaboré, un langage fleuri, voire ampoulé et pompeux, mais toujours « vrai » dans la mesure où il tente de renforcer les images qu'il croit déceler chez Montaigne. Trop en faire est pour Florio une chose naturelle. Dans tous les cas, sa traduction reste avant tout une entreprise personnelle et créatrice. On sait que Pierre Villey trouva cette traduction « médiocre, fantaisiste, pleine de faux goût, atteinte jusque dans la moelle par la contagion du bel esprit »¹⁰⁴. Ces remarques nous paraissent quelque peu exagérées et Florio nous donne d'ailleurs de longues explications sur les fins qu'il s'était données. Tout travail de traduction doit effectivement être replacé dans son contexte historique et linguistique.

Penchons nous à présent sur les nombreuses et copieuses dédicaces de Florio telles qu'elles se présentent en 1603. Chaque livre des *Essais* est en effet précédé d'un appareil liminaire considérable où Florio explique longuement sa démarche de traducteur – et peut-être aussi de flatteur. Sa première épître dédicatoire est adressée à la comtesse de Bedford et à sa mère, Lady Anne Harrington ; la seconde épître qui introduit le livre II est dédiée à Elizabeth, comtesse de Rutland et à Lady Penelope Riche ; et enfin, le livre III s'adresse à Lady Elizabeth Grey, fille du duc de Shrewsburie et Lady Marie Nevill, fille du « Treasurer » du royaume d'Angleterre. On a beaucoup glosé sur ce morcellement des dédicaces et sur ces six femmes qui représentent toutes des mécènes potentiels pour Florio. Dans sa première épître, Florio situe sa traduction au niveau d'un acte quasiment mythologique

¹⁰³ M.-L. Hall, *op. cit.*, p. 87.

¹⁰⁴ P. Villey, « Montaigne en Angleterre », *Revue des Deux Mondes*, XVII, 1913, p. 115-150.

puisque Montaigne, comme Bacchus, serait tout bonnement sorti de la cuisse de Jupiter : « and it was to *Montaigne* like *Bacchus*, closed in, or lossed from his great *Jupiters* thigh »¹⁰⁵ (A2 r°). Cette naissance des dieux représente un événement digne d'être raconté et Florio, qui se présente alors comme un père indulgent, appelle à témoin les plus grands noms du Royaume sur les fonts baptismaux : « I the indulgent father invited two right Honorable Godfathers, with the One of your Noble Lady-shippes to witnesse » (*ibid.*). Comme toute traduction qui par nature ne peut être que défective, Florio associe sa production à la naissance d'une progéniture féminine : « since all translations are reputed femalls » (*ibid.*) parce qu'issue de seconde main. Tel Vulcain qui façonne une Minerve, le traducteur évolue parmi les dieux : « and I in this serve but as Vulcan, to hatchet this Minerva from that Jupiter bigge braine » (*ibid.*). Mais Florio se compare également à Mercure, cet envoyé des dieux sur terre qui a littéralement transporté Montaigne de France vers l'Angleterre : « I yet at least a fondling foster-father, having transported from France to England ; put it in English clothes ; taught it to talke our tongue (though many times with a jerke of the French jargon » (*ibid.*). On retrouvera dans cette dernière citation des échos de la préface de 1595 de Marie de Gournay.

Si Gournay considère son rôle comme mère adoptive d'un enfant orphelin (cf. sa dédicace au Cardinal de Richelieu dans l'édition de 1635), Florio se réclame quant à lui le parrain de cet enfant à qui il a fait traverser la Manche. Il lui apprend la langue anglaise et l'habille au goût de son époque. Florio prend pour modèle la dédicace de Montaigne adressée à Madame d'Estissac au début du chapitre « De l'affection des pères aux enfans ». Lady Harrington jouera tout simplement ce même rôle. Par le biais de cette stratégie qui vise à trouver dans la société anglaise des équivalents aux modèles établis par Montaigne, Florio se forge non seulement une image de parrain mais aussi bel et bien d'auteur des *Essais*. Car son travail de réécriture et de mise en anglais est aussi créatif que celui de Montaigne lui-même : « How worthily qualified, embellished, furnished it is, let this faire-spoken, and fine-witted Daughter by alliance passe her verdict, which shee neede not recant. Heere-hence to offer it into your service, let me for him but do and say, as he did for his other-selfe, his peerlesse paire Steven de Boetie, in the 28. of this first, and thinke hee speakes to you

¹⁰⁵ Nous donnons dans le texte la foliation de l'édition originale de 1603.

my praise-surmounting Countesse of Bedford, what hee there speakes to the Lady of Grammont Countesse of Guissen » (A2 r^o-v^o). Ce n'est donc plus Montaigne qui parle mais bien Florio lui-même... De Madame de Grammont à la comtesse de Bedford, il n'y a qu'un pas et l'identification des comtesses et des auteurs est complète.

Cette stratégie de réappropriation de la paternité du texte (Florio est devenu le parrain des *Essais* comme Gournay en sera bientôt la marraine pour la France) permet à Florio de mettre l'accent sur le processus de traduction et de réécriture du texte. Bien plus qu'une simple *translatio*, les *Essais* représentent une création à part entière. Le texte de Montaigne ne s'est d'ailleurs pas arrêté de croître et de grandir après la mort de l'auteur. Et Florio d'invoquer ici la devise empruntée à Virgile que l'on retrouve sur l'Exemplaire de Bordeaux et qui sera reproduite sur la page de titre de l'édition de 1595 : « In which matter of fame (and that exceeding good) wel may you (I doubt not) use the word, which my Authour heere (I feare) usurpeth : — *Viresque acquirit eundo*. / The further that she goeth, / The more in strength she groweth » (A2 v^o). Florio voit dans cet exergue la devise parfaite pour sa propre traduction des *Essais* de Montaigne : avec l'âge le texte a pris du poids et de la longueur. La traduction de Florio permettrait ainsi au texte de Montaigne de gagner en force et de continuer vers une maturité nécessaire qui devient en quelque sorte la responsabilité de Florio lui-même. Les efforts dépensés par Florio ont certes été de nature surhumaine mais le résultat en valait la chandelle. Montaigne a enfin atteint une maturité et une plénitude linguistique que le texte français ne possédait pas.

Cette identification avec Montaigne est poussée encore plus loin quand Florio compare son ami le Docteur Guinne à Étienne de La Boétie. Il trouve dans la société londonienne de l'époque l'équivalent de personnages tout aussi montaigniens que ceux qu'il a découverts dans les pages des *Essais*. L'élévation intellectuelle ainsi permise par son association à l'auteur des *Essais* l'autorise à se comparer à Terence ou autres auteurs grecs ou latins : « Why then belike I have done by Montaigne, as Terence by Menander, made of good French no good English. If I have done no worse, and it be no worse taken, it is well » (To the courteous Reader). Car ce n'est plus une simple traduction mais bien un texte qui réclame un éducateur de premier ordre. Il s'agit de créer un objet moins fluide, plus précis encore que la langue de

Montaigne — c'est du moins ce que nous dit Florio : « His horse I set before you ; perhaps without his trappings ; and his meate without sause » (To the courteous Reader). D'ailleurs les *Essais* ne sont pas un texte que l'on peut simplement traduire ; il y a trop d'extravagance, de tournures trop françaises dans un style déjà passé. Ainsi Florio concède : « but Montaigne, had he wit, it was but a French wit, ferdillant, legier, and extravagant. Now say you English wits by the staydest censure of as lerned a wit is among you » (To the courteous Reader). La légèreté et les incongruités montaigniennes ont besoin de trouver leur correspondance dans la langue anglaise. La transposition de l'humour montaignien à l'humour anglais passe inévitablement par une adaptation culturelle prônée par notre traducteur. Florio énumère ensuite toute une série de difficultés spécifiques aux *Essais* et se défend par avance des attaques qui pourraient porter sur les digressions, répétitions et autres « incohérences » typiques des *Essais*. Car il ne faut surtout pas confondre les problèmes de Montaigne avec ceux du traducteur : « And should or would any dog-tooth'de Criticke, or adder-tongu'd Satirist scoff or finde fault, that in the course of his discourses, or webbe of his Essayes, or entitling of his chapters, he holdeth a disjoynted, broken and gadding stile ; and that many times they answere not his titles, and have no coherence together, to such I will say little, for they deserve but little ; but if they list, else let them chuse, I send them to the ninth chapter of the thirds booke, folio 596, where himself preventeth their carping, and foreseeing their critikisme answereth them for me at full » (To the courteous Reader). Florio invoque ici le fameux passage du chapitre « De la vanité » où Montaigne déclare que « les noms de ses chapitres n'en embrassent pas toujours la matiere » et se place résolument avec ceux qui progressent « à sauts et à gambades » (III, 9, 994). La responsabilité du texte incombe en dernier lieu à Montaigne, Florio a, quant à lui, fait de son mieux pour habiller de façon plus convenable ces membres dénudés et disjoints dont Montaigne lui-même reconnaissait l'insuffisance.

Mais tout n'est pas uniquement une question de langue pour ce qui est de la difficulté à traduire Montaigne ; Florio nous parle aussi de la confusion qui règne dans les éditions françaises des *Essais* et rejette une part de responsabilité sur les imprimeurs : « Howsoever, the falsenesse of the French prints, the diversities of copies, editions and volumes (some whereof have more or lesse then others, and I in

London having followed some, and in the countrie others ; now those in folio, now those in octavo, yet in this last survay reconciled all » (To the courteous Reader). On voit donc que Florio commença sa traduction des *Essais* certainement à partir de l'édition L'Angelier de 1595 – exception faite d'un ou deux chapitres initialement traduits à partir de l'édition de 1588 –, ce « bon in-folio » comme le nommera plus tard Marie de Gournay, tout en comparant ce texte à celui de l'édition de 1588. Mais Florio reçut aussi probablement en 1599 ou 1600 une des deux éditions in-4° publiées respectivement en 1598 et 1600 toujours chez Abel L'Angelier. On sait également que Florio eut accès à l'édition genevoise abondamment purgée et censurée par Simon Goulart et ses secrétaires en 1595. Ainsi Florio vante le travail des « precice Genevians » qui ont approuvé les *Essais* et ont autorisé leur impression en terre protestante.

La traduction de Florio est d'après nous responsable pour ce succès initial des *Essais* en Angleterre au tout début du XVII^e siècle. C'est en effet la langue de Montaigne qui attire Florio et les *Essais* deviennent pour lui un excellent moyen de mettre en pratique les mots et expressions qu'il avait présentés ou même inventés dans son dictionnaire *The Worlde of Words*. Shakespeare fut probablement attiré vers Montaigne grâce à cette langue fleurie proposée par Florio. Une langue qui pourtant, il faut bien le reconnaître, fera sourire nombre de ses contemporains tels qu'Eliot, Sanford, Cornwallis, et même Donne. Car Florio a l'art de trop en faire. Son style surfait se complait dans les répétitions d'adverbes et d'adjectifs. La simplicité n'est pas son fort. Si la langue anglaise est par définition plus dense que la langue française – par là nous voulons dire qu'il faut généralement moins de mots et moins de signes en anglais pour exprimer une même idée –, dans le cas de la traduction de Florio nous arrivons à une observation inverse puisqu'il faut à Florio en moyenne 20-25% plus de caractères qu'il n'en fallait à Montaigne pour faire passer les *Essais* du français à l'anglais.

Donnons quelques exemples d'augmentation linguistique. Ainsi quand Montaigne dit le « paisant et le cordonnier », Florio traduit « the plaine husbandman, or the vnwily shoemaker ». Deux adjectifs sont ici introduits par Florio alors qu'ils étaient tout simplement absents dans le texte de Montaigne. Par ce principe d'expansion

linguistique, la phrase peut s'allonger de façon tout à fait démesurée. Voici le passage en entier :

Car le paisant et le cordonnier, vous leur voiez aller simplement et naïvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent ; ceux cy, pour se vouloir eslever et gendarmer de ce sçavoir qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et enpestrant sans cesse. Il leur eschappe de belles parolles, mais qu'un autre les accomode. (I, 25, 139)

Florio nous propose la traduction suivante :

Note but the plaine husbandman, or the vnwily shoemaker, and you see them simply and naturally plod on their course, speaking onely of what they know, and no further ; whereas these letter-puft pedants, because they would faine raise themselves aloft, and with their literall doctrine which floteth vp and downe the superficies of their braine, arme themselves beyond other men, they vncessantly intricate and entangle themselves : they vtter loftie words, and speake golden sentences, but so that another man place, fit and apply them. (I, 24, 62)

Nous comptons 85 mots et 456 caractères dans la traduction de Florio alors que chez Montaigne nous n'avions que 56 mots et 285 caractères. Soit une augmentation de plus de 50%. C'est certes ici un exemple extrême mais nous pourrions donner de nombreux exemples de ce genre où le texte est systématiquement augmenté de l'ordre de plus de 30-40%. Florio, en fait, se fait plaisir, il n'hésite pas à développer certains passages et à multiplier adverbes et adjectifs. Ce n'est pas une question de renforcement de sens, mais tout bonnement une pratique extrême des « crottesques » qui correspond à la finalité qu'il s'est donnée (augmentation du corpus linguistique) grâce à sa traduction.

Florio n'hésite pas non plus à continuer la pensée de Montaigne, le plus souvent sur une voie qui lui est tout à fait personnelle. Ainsi, lorsque Montaigne parle « de la colique, du caustere, et de la geaule, et de la torture », Florio développe abondamment ce passage pour ne laisser subsister aucune ambiguïté sur le message que Montaigne aurait voulu transmettre à son lecteur. Le passage devient : « of the colicke, of cauterie, of fals, of sprains, and other diseases incident to mans bodie : yea, if need require, patiently to beare imprisonment, and other tortures, by which suffererance he shall come to be had in more esteeme and accompt ». On a avancé que ce type de rallongement des phrases tenait au fait que Florio avait peur que le lecteur ne puisse comprendre l'idée principale d'un passage. C'est à notre avis une fausse

explication puisque la plupart du temps les ajouts de Florio n'ont pas tant à voir avec le sens du texte, mais tout simplement son embellissement. C'est donc probablement avec raison qu'on le taxa d'euphuisme. Son style est le plus souvent précieux et maniéré et correspond assez au style alors à la mode sous le règne d'Elizabeth. La répétition est de rigueur et Florio se croit obligé de produire doublets et triplets aussi bien pour les verbes, les noms et les adjectifs. Ainsi, lorsque Montaigne écrit « Nous [...] travaillons » (I, 25), Florio traduit par « We labour, and toyle, and plod » ; là où Montaigne dit « Ce sont natures belles et fortes », Florio renchérit « Such spirits, such natures may be termed worthy, goodly and solid », soit un nom et un adjectif de plus. Et encore : « Au grand bruit du ciel » devient « The loud clattering and roare of heaven » ; « jardins poltronesques », se lit « lazies, idle and delicious gardens » ; et finalement « avec mespris » est traduit par « with an obstinate will, and contemning minde ». Nous pourrions multiplier ces exemples à l'infini. Florio est bien un écrivain-traducteur de son temps : les phrases s'allongent et les métaphores abondent. Il est pourtant difficile de lui reprocher de vouloir plaire à son public. Florio est aussi auteur de dictionnaire, et cela est sans cesse visible dans sa traduction de Montaigne. Par exemple, « Fureter », sous la plume de Florio se transforme en « to pry, to search, to ferret ». On a l'impression de lire ici une définition dans un dictionnaire. Donnons un dernier exemple qui illustre assez bien ce phénomène de transgression du texte de Montaigne pour renforcer une critique (qui devient parodie dans le cas de Florio) des imitateurs de Ronsard et Du Bellay.

Depuis que Ronsard et du Bellay ont mis en honneur nostre poesie françoise, je ne vois si petit apprenti qui n'enfle des mots, qui ne renga les cadences à peu près comme eux. (I, 26, 171)

Dans la traduction de Florio ce passage est largement amplifié :

Since great *Ronzarde* and learned *Bellay*, have raised our French Poesie vnto that height of honour, where it now is : I see not one of these petty-ballad-makers, or prentise-dogrell rymers, that doth not bumbast his labors with high swelling and heaven-disimbowelling wordes, and that doth not marshall his cadences verie neere as they doe. (I, 25, 83)

Ce dernier exemple déjà donné par Frances Yates dans son livre sur Florio est révélateur de cette stratégie à double tranchant. En effet, le

paradoxe ici présenté est bien entendu que cette critique effectuée par Montaigne et développée par Florio – dans un amoncellement de fioritures euphuesques – pourrait évidemment s'appliquer à Florio lui-même. La traduction de Florio abonde en exemples de ce genre. Pourtant, cette pratique qui consiste à enjoliver le texte de Montaigne permet également à Florio de multiplier les expressions idiomatiques et d'associer noms et adjectifs d'une façon qui lui permet de transformer sa traduction en véritable laboratoire linguistique.

Dans l'ensemble, on peut dire que la richesse du langage de Florio est tout bonnement remarquable. Un critique anglais¹⁰⁶ a justement remarqué à ce sujet que si Florio procède souvent par associations de mots sous forme de doublets – un nom ou un adjectif établi et donc reconnaissable par tous, et un autre de son invention –, c'est pour stabiliser le sens qu'il veut donner à un mot nouveau qu'il introduit dans sa traduction en l'associant par homonymie au mot qui l'accompagne. Pour les raisons que nous venons d'évoquer, il semble bien que la première réception des *Essais* en anglais fut principalement linguistique plutôt que philosophique. Le travail effectué par Florio sur la langue anglaise, à partir du texte de Montaigne, est très riche en apports de mots et en constructions grammaticales nouvelles. On a à ce sujet remarqué que Florio fut le premier auteur à utiliser le génitif neutre « its ». Des mots tels que « tarnish, efface, facilitate, amusing, effort, emotion » et bien d'autres apparaissent aussi pour la première fois dans sa traduction de Montaigne.

Quant à l'influence de la traduction de Florio sur Shakespeare, elle est indéniable. De nombreux critiques ont d'ailleurs relevé des similarités textuelles entre les *Essais* et certaines pièces de Shakespeare. Pourtant, il semble que Shakespeare retiendra avant tout l'aspect linguistique de la traduction de Florio plutôt que les idées mêmes de Montaigne. G. Taylor a répertorié plus de 750 mots de la traduction de Florio employés par Shakespeare après 1603¹⁰⁷. Taylor souligne de plus que c'est précisément en 1603-1604 que les comparaisons sont les plus nombreuses entre Montaigne et Shakespeare – et par Montaigne il aurait certainement dû dire Florio,

¹⁰⁶ F. O. Matthiessen, *Translation: an Elizabethan Art*, Cambridge, Harvard University Press, 1931.

¹⁰⁷ G. C. Taylor, *Shakespeare's Debt to Montaigne*, Cambridge, Harvard University Press, 1925.

car ces mots « empruntés » proviennent bien de la traduction de Florio et non des *Essais* eux-mêmes. Ce qui signifie bien que Shakespeare lut Florio juste après la parution de la traduction de Florio. *La Tempête* représente néanmoins une exception intéressante. Écrite en 1611, soit huit années après sa première lecture de Florio-Montaigne, il semblerait donc bien que Shakespeare soit revenu à sa lecture de la traduction de Florio. Le fameux passage de *La Tempête* est suffisamment proche linguistiquement du texte de Montaigne dans « Des Cannibales » pour avancer cette hypothèse. Voici les deux textes :

Florio : It is a nation, would I answere *Plato*, that hath no kinde of traffike, no knowledge of Letters, no intelligence of numbers, no name of magistrate, nor of politike superioritie ; no vse of service, of riches, or of poverty ; no contracts, no successions, no diuidences, no occupation but idle. (I, 30, 102)

Shakespeare : I' the commonwealth, I would be contraries / Execute all things ; for no kind of traffic / Would I admit ; no name of magistrate ; / Letters should not be known ; riches, poverty, / And use of service, none ; contract, succession... / ...No occupation ; all men idle...(II.i.143-64)

Le texte de *La Tempête* montre des similitudes remarquables avec la traduction de Florio, mais encore plus important, ce passage démontre ce que nous appellerons une « lecture de proximité », comme si Shakespeare avait rédigé ces vers avec le texte de Florio devant ses yeux.

Le Montaigne de Florio eut donc une influence indéniable non seulement sur Shakespeare mais aussi sur toute une époque. Cette influence ne fut pas tant au niveau des idées mais à notre avis beaucoup plus au niveau du langage. Ben Jonson semble aller dans ce sens quand, en parlant de Guarini, il note que : « All our English writers, / I mean such as are happy in the Italian, / Will deign to steal out of this author mainly / Almost as much as from Montaigne »¹⁰⁸. Ceux qui empruntent à Montaigne sont donc nombreux au tout début du XVII^e siècle. Shakespeare n'est pas un cas isolé et beaucoup de travaux sur ce sujet ont produit des résultats probants. On a peut-être trop regardé du côté du contenu et pas assez du côté de la langue, non pas de la langue de Montaigne, mais bien celle de Florio *via*

¹⁰⁸ Ben Jonson, *Volpone*, III.iv.87-90.

Montaigne. Florio a bel et bien transformé la langue anglaise du début du XVII^e siècle. Son Montaigne fut réimprimé en 1613 et 1632, ce qui dénote une réception des plus favorables pour celui que Florio nomme le seul maître de la forme de l'essai (« Sole-Maister of Essayes »). Shakespeare est bien évidemment devenu un des plus grands auteurs de langue anglaise, mais en cette première moitié du XVII^e siècle, cette reconnaissance n'était pas encore établie. Il subsiste en effet un paradoxe intéressant quand on considère à cette époque le nombre d'éditions des œuvres de Shakespeare au nombre d'éditions de la traduction de Florio. Shakespeare est moins en demande durant la première moitié du XVII^e siècle en Angleterre que les traductions de Montaigne. En effet, l'in-folio des *Essays* en langue anglaise de 1603 sera réimprimé en 1613 et 1632, alors que du côté de Shakespeare le célèbre in-folio de 1623, réimprimé en 1632, devra attendre 1664 avant d'atteindre sa troisième édition. Quant aux traductions de Shakespeare en langue française, il faudra attendre le XVIII^e siècle...

Philippe DESAN
University of Chicago